

**SEMINAIRE PLURIDISCIPLINAIRE**

**POLE RURAL**

**SOCIETE, ENVIRONNEMENT ET ESPACES RURAUX**

*Séminaire du DEA d'Histoire et Civilisation  
et du DEA de Géographie*

*Maison de la Recherche en Sciences Humaines de Caen*

*Responsables :*

**Jean-Marc MORICEAU et Philippe MADELINE**

**10<sup>e</sup> ANNEE : 2003-2004**

**ACTEURS ET ESPACES DE L'ELEVAGE  
DE L'ANTIQUITE  
AUX DEBATS ACTUELS**

**Journal de bord**

**réalisé par les étudiants**

**1.****Mardi 18 novembre 2003****Jean-Marc MORICEAU et Philippe MADELINE,****Introduction au thème et perspectives scientifiques****Pierre DURIX***(Directeur du Centre d'Etudes Patrimoniales de Saint-Christophe-en-Brionnais)***“ La Naissance de l'élevage d'embouche en Brionnais au XVIII<sup>e</sup> siècle ”*****Compte rendu de la séance******réalisé par*****Delphine CHAVENEAU*****(maîtrise en géographie, dir. Philippe Madeline)******et*****Fabrice PONCET*****(DEA en histoire, dir. Jean-Marc Moriceau)*****Présentation du séminaire et informations****Philippe Madeline et Jean-Marc Moriceau**

Pour sa dixième année, Jean-Marc Moriceau et Philippe Madeline rappellent des éléments de l'organisation du séminaire et des informations générales :

- un compte rendu des séances par des équipes d'étudiants associant les deux disciplines
- le prolongement de la séance jusqu'à 18 heures afin de permettre un meilleur échange avec les intervenants
- en début de séance, deux étudiants sont chargés de résumer en cinq minutes un ouvrage présenté en séance précédente lors des informations scientifiques

L'accueil d'une nouvelle discipline au sein du séminaire est signalé. Il s'agit du droit, ce qui permettra de combler une lacune dans la compréhension des sociétés et des espaces ruraux.

La reconnaissance des recherches environnementales au sein du pôle se traduit par un changement de nom. Le Pôle « Sociétés et espaces ruraux » s'intitule désormais « Pôle rural : Sociétés, Environnement et Espaces Ruraux ».

Enfin, l'arrivée de Jean-Paul Bourdon au sein de la Maison de Recherches en Sciences Humaines et en particulier du Pôle Rural suite à un détachement de l'INRA accordé pour trois ans.

**Présentation d'un ouvrage**

Roger MAGUER, *De la Cogne au blé. Pouvoir et espace autour de Castelnaudary de la Réforme à la Révolution*, PyrÉGraph, 2003, 635 p.

Exercice réalisé par Sylvain Olivier, étudiant en DEA d'histoire moderne.

**Introduction au thème**

Philippe Madeline rappelle que le séminaire n'avait pas encore explicitement abordé le thème de l'élevage. Or il apparaît comme un élément fondamental pour saisir les enjeux de la ruralité dans le temps et dans l'espace. C'est pourquoi, le séminaire 2003/2004 est consacré aux « **Acteurs et espaces de l'élevage en Europe de l'Antiquité aux débats actuels** ». Les acteurs de l'élevage sont nombreux. Ce sont les **éleveurs** : à travers leurs pratiques, leurs techniques et leurs spécialisations mais aussi **les acteurs économiques** : en aval comme en amont de la production (commerce d'aliments, transformation...) sans négliger **les acteurs institutionnels et politiques** qui orientent et encadrent la profession et qui sont aujourd'hui confrontés aux attentes de la sociétés face aux nuisances causées par les élevages. Enfin, dans le monde de l'élevage, une place particulière est faite aux scientifiques sollicités pour améliorer la génétique ou sauver une race en voie d'extinction.

Jean-Marc Moriceau évoque la **variété des champs chronologiques et des regards scientifiques** : historiens, géographes ruralistes, sociologues, juristes, agronomes... sont invités à partager leurs connaissances. Ce thème est abordé à **différentes échelles** : les espaces spécifiques comme les zones de montagne ou d'embouche français vont être abordés. Le contexte international est également mis en avant par le biais des politiques telles que la Politique Agricole Commune ou l'Organisation Mondiale du Commerce.

Le choix de ce thème s'inscrit dans un contexte de réflexion scientifique plus large puisque deux colloques vont se dérouler dans le prolongement du séminaire. En septembre 2004, aura lieu à Flaran le colloque international sur « **Le déplacement des troupeaux et la transhumance** ». Le deuxième se déroulera en Saône-et-Loire à St-Christophe-en-Brionnais, au mois d'octobre 2004, sur le thème de « **L'élevage bovin en France : économie, paysage, acteurs sociaux du Moyen Age aux enjeux actuels** ».

### Perspectives scientifiques

Prenant appui sur différents ouvrages, du *Larousse agricole* de 2002 au *Théâtre d'agriculture et mesnage des champs* d'Olivier de Serres, **Philippe Madeline** souligne un glissement du sens et des préoccupations concernant l'élevage. Les préoccupations spatiales et environnementales sont les plus récentes, faisant écho aux orientations productivistes des décennies précédentes. Sur le plan des utilisations, il note également des changements puisque la plurifonctionnalité laisse place à une spécialisation relative, les fonctions liées à la force de travail ou à la production de fumier ayant vu leur importance se restreindre au cours du temps.

Il insiste ensuite sur l'ampleur des changements accomplis, dans le cadre du développement de l'élevage intensif. Changements techniques (reproduction, sélection, alimentation, santé) avec l'exigence de produire de plus en plus de produits et de plus en plus vite. Changements d'échelle : les élevages s'étant considérablement agrandis, spécialisés et intégrés dans les systèmes agro-alimentaires. Il passe enfin en revue certaines questions privilégiées par les géographes en liaison avec les changements précédemment évoqués. Les enjeux alimentaires tout d'abord tant à l'échelle planétaire que dans les pays développés ; les problèmes agri-environnementaux (impact sur le paysage, problème des effluents de l'élevage hors-sol) ; mais également les questions éthiques relatives à l'alimentation animale (les hormones de croissance ou l'ESB).

**Jean-Marc Moriceau** constate tout d'abord la réhabilitation progressive de l'élevage dans l'historiographie, contribuant désormais à le considérer davantage comme une activité lucrative, soumise à des changements voire à des réorientations et enfin, constituant un instrument privilégié de l'insertion des paysans dans les échanges. Si l'élevage est la ressource principale dans les pays de pâturage comme la montagne son rôle n'est pas à sous-estimer ailleurs, y compris dans des régions céréalières comme le Bassin Parisien ou le Nord de la France.

Dans le secteur animal, coexistent des formes de stabilité certaines mais aussi de mobilité structurelle, accrues par le capitalisme. La mobilité dans l'espace s'accompagne d'une mobilité dans le temps, en fonction des cours de la laine et de la viande, mais aussi des capacités

fourragères et des spéculations sur le marché calquées sur les calendriers propres à chaque élevage.

Il déplore ensuite le fait que l'on a trop longtemps opposé élevage de subsistance et élevage spéculatif. Si des spécialisations semblent anciennes et en tout cas s'affirment entre 1750 et 1850, les complémentarités sont fréquentes entre les deux élevages, notamment pour l'utilisation des pâturages. Comme pour les grains, à l'intérieur d'une même région ou d'une même exploitation, une dissociation s'opère souvent entre la production destinée à la vente et celle destinée à l'autoconsommation.

Le mouvement général au cours de la période semble cependant s'engager vers la diversification géographique croissante avec un mouvement engagé vers la spécialisation, ce qui correspond à des rééquilibrages difficiles à trouver en matière d'effectifs et de recomposition selon les espèces. Reconnaisant au passage que la question des fluctuations des effectifs des troupeaux et de l'évolution de leur composition interne est difficilement envisageable à l'échelle nationale du XV<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle, il insiste sur les possibilités offertes par les cadres régionaux voire locaux. Quant à l'aspect zootechnique de la question, il pointe la question de la sélection animale, des croisements, des pratiques diverses, en liaison avec les progrès enregistrés en la matière.

Revenant sur les causes de la spécialisation, il rappelle tout d'abord qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, la croissance urbaine génère une hausse de la demande en viande. Dans ce processus de spécialisation, les aptitudes géographiques ont certes joué un rôle mais le poids des hommes à travers l'élevage laitier ou l'embouche, guidés par un capitalisme marchand, a sans doute été déterminant dans l'accomplissement de certaines « vocations ». Prenant l'exemple de l'élevage des porcs en forêt, il insiste également sur les conséquences de l'action de l'Etat.

Jean-Marc Moriceau souligne enfin que l'histoire de l'élevage est en quête d'acteurs. Il manque en effet des études spécifiques de catégories sociales et de leur action économique. Premièrement les initiateurs ainsi que les principaux bénéficiaires, comme les marchands herbagers du Brionnais ou de Basse Normandie, nettement engagés dans le capitalisme commercial et se calant sur la demande des grandes et des très nombreuses moyennes villes du royaume mais aussi des armées. Les différents groupes d'éleveurs, ensuite, mais aussi les différents types de spéculateurs, propriétaires dans les villes ou dans les campagnes de bétail ou encore les « artisans » qui s'occupent directement des animaux (maréchaux-ferrants, vétérinaires), sans oublier la foule des intermédiaires, des facteurs, des commissionnaires, des maquignons. En aval, des études portant notamment sur l'activité des bouchers urbains et ruraux devraient permettre d'avancer un peu.

### **Intervention de Pierre Durix**

Originaire de Saint-Christophe-en-Brionnais Pierre Durix dirige le Centre d'Etudes Patrimoniales dont la tâche est la mise en valeur du patrimoine du Charolais-Brionnais. Il a réalisé sa thèse sur « *Les structures économiques et sociales du Brionnais (région d'élevage par excellence) au XVIII<sup>e</sup> siècle* ».

#### **« La naissance de l'élevage d'embouche en Brionnais au XVIII<sup>e</sup> siècle »**

Dans un exposé extrêmement vivant, passionné et après une présentation du Brionnais, le conférencier limite son propos au XVIII<sup>e</sup> siècle car pour des périodes antérieures, les documents sont peu nombreux ou n'ont été que peu étudiés. Dans ce petit « pays » situé à 350 km de Paris et à 120 km de Lyon, plusieurs indices concourent, surtout à partir de 1730, pour attester de transformations dans la région : des défrichements sont effectués dans les fonds de vallée pour l'embouche (initiés sans doute mi-XVII<sup>e</sup> siècle) ; des descriptions apparaissent évoquant du bétail élevé pour le commerce et plus seulement pour le travail ; enfin, des remembrements fonciers sont opérés afin d'obtenir des parcelles d'un seul tenant. Sur le plan quantitatif, les superficies en herbe des finages, les quantités de foin récoltées, ainsi que la valeur croissante des baux des prairies confirment ces observations.

Ces changements sont à mettre en rapport avec la croissance urbaine lyonnaise (au XVIII<sup>e</sup> on passe de 100 000 à 150 000 habitants). Dans cette ville, la consommation de viande aurait

doublé entre 1714 et 1773. Mais il est à noter que dès le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, des boeufs gagnent aussi Poissy par terre ou par le canal de Briare, en trois semaines, pour l'approvisionnement de Paris. Ainsi, dès le XVIII<sup>e</sup> siècle voire le XVII<sup>e</sup> siècle, le Brionnais est inséré dans les circuits d'échange, soit quelques décennies avant le Charolais.

Sur la question des acteurs de ces changements, Pierre Durix, sans exclure le rôle des seigneurs, penche davantage pour les emboucheurs eux-mêmes. Très présents sur les marchés voisins, ce sont eux qui ont l'idée de mener des bœufs sur Poissy. Ce sont encore eux qui participent à la diffusion de cette activité. Les premières et bonnes vacheries sont situées à l'origine dans le Brionnais central, et constituent le berceau de la race charolaise. À partir de la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, ces marchands, notamment à cause du loyer de la terre, commencent à prendre des terres dans les actuels départements de la Nièvre et du Cher. La race blanche fait tache d'huile et à la fin XVIII<sup>e</sup> siècle ou au début XIX<sup>e</sup> siècle, tout le sud-ouest de la Nièvre est concerné. Quelques familles émergent déjà, tissant des circuits d'achat, de vente, marquant leur réussite sociale par des offices ou des châteaux. Des Nivernais emboîtent à cette époque le pas aux Brionnais.

L'intervenant passe alors aux transformations agraires en Brionnais dans les années 1760-1789. Citant Pierre de Saint-Jacob, il insiste sur trois facteurs de transformation outre la disparition progressive des péages à partir de 1763. Les édits de défrichement de 1766, l'édit de clôture de 1770 ainsi que le partage des communaux à partir de janvier 1774 sont déterminants. Les édits de 1766 et 1774 ont des conséquences sur les pauvres, les privant de nourriture pour les bestiaux. Mais celui de 1770 leur porte le coup le plus dur. Il consacre la victoire de l'individualisme agricole par l'évincement des pauvres au profit des paysans les plus aisés. D'ailleurs les listes des pauvres et mendiants s'allongent sur les rôles de taille de la région et des violences entre petits et gros sont attestées pour des motifs liés à la clôture des héritages.

Il évoque ensuite l'organisation du commerce, le développement des foires et marchés fréquentés par les marchands ainsi que par les « chevillards » lyonnais et note au passage le poids parfois lourd de la conjoncture comme en 1714 et 1743, où des épizooties ravagent la région. L'art vétérinaire n'en est qu'à ses débuts et en dehors de quelques mesures empiriques, c'est l'indigence des moyens et des connaissances qui prime.

Pour illustrer ses propos, Pierre Durix évoque une famille de marchands emboucheurs : les Fricot. Parlant du père Claude puis du fils Jean-Claude, il met en évidence les stratégies matrimoniales, le souci constant d'accroître leur patrimoine foncier mais aussi de le remembrer. En 1768, le fils se trouve à la tête de trois domaines, pour 83,2 ha de superficie et 102 000 livres (point de comparaison avec les seigneuries locales : 290-373 ha). Il poursuit les acquisitions dans les années qui suivent.

### **Débat**

Pour **Jean-Marc Moriceau**, la conférence de Pierre Durix apporte des pistes sur les circuits économiques, les processus d'échange, les trajectoires sociales et un point de comparaison avec d'autres régions d'élevage et d'embouche comme la Basse Normandie où des processus similaires ont été décrits dans le Pays d'Auge et dans le Bessin.

Selon **François Vallat**, la thérapeutique vétérinaire est la transposition de la médecine humaine de cette époque. Il précise, à propos des transformations parcellaires du Brionnais, que le morcellement des prés d'embouche n'est pas défavorable pour un éleveur. Un grand pré engendre des ennuis car il donne peu d'abris aux animaux en cas d'intempéries alors que lorsque l'on démultiplie des haies cela est plus favorable aux animaux. Le deuxième argument en faveur des petites parcelles est la possibilité de moduler l'emplacement des animaux si ces derniers ne profitent pas du terrain. Avec un grand pré, on perd l'œil du maquignon qui est de savoir de combien de kilos a pris la bête dans la semaine. L'intérêt est de s'y rendre régulièrement et de voir le « poids en canal » car on ne donne jamais le poids de l'animal sur la balance quand on parle d'élevage, mais celui de la carcasse.

Enfin, François Vallat évoque des éléments complémentaires concernant la race Charolaise à partir d'un ouvrage de 1860 écrit par Paul et Gailleau intitulé *La connaissance générale du Bœuf*. Les auteurs insistent sur le fait que, dès 1760, la race Charolaise avait à peu près (ce

n'était pas une race au sens où on l'entend maintenant !) les particularités *ethnologiques* (?) qu'elle a actuellement, et surtout que ce n'était pas une race à viande. Son extension dans la Nièvre a chassé « la race énergique du Morvan ». Les foires, avant 1770, étaient pour la plupart envahies par des jeunes bœufs limousins et de Salers qui avaient une note justifiée pour leur utilité à titre de travailleurs et d'animaux de viande.

Selon **Pierre Durix**, les remarques sur le morcellement sont justes. L'impression de l'obsession des grands prés, signe de richesse, est présente. Obsession qui a ses inconvénients. Quant à la race Charolaise et à son extension, on donne des explications après coup....

Pour **François Vallat**, les écrits d'Eugène Gailleau ne peuvent être mis en cause. Gailleau est un zoo-technicien de renom qui a créé la race anglo-arabe en France. Pour la race charolaise, il cite tous les gens qui ont, de ferme en ferme, observé l'extension de la race et en particulier dans le Cher en 1818.

**Pierre Durix** ne faisait pas référence à l'ouvrage cité mais à une toute autre littérature. Par exemple, en terme de mentalité, dans le Charolais-Brionnais beaucoup de gens aimeraient bien connaître cette origine, il existe une réflexion « fantasmatique » qui motive les habitants du pays, qui ne trouveront jamais la réponse.

À propos du parcellaire, **Jean-Marc Moriceau** apporte des éléments de comparaison. D'abord à partir de la taille des champs ou plutôt la taille des prés qui est d'environ 1 hectare par parcelle. Quand on a une vision générale du parcellaire français, c'est déjà une taille relativement importante. On a l'habitude d'avoir des moyennes deux fois inférieures. Puis entre les riches marchands herbagers, herbageurs, marchands-fermiers ou propriétaires cultivateurs. Dans le cas de Fricot, son exploitation de 83 ha correspond à trois domaines, comparable à une moyenne exploitation de nos jours, dans notre région. Cette exploitation est comparée à des seigneuries de 300-400 ha. Ce qui est vraiment comparable ce sont les domaines propres des seigneurs (les réserves) et le degré d'acquisition foncière des gens comme Fricot. Ainsi, quelle est la taille de la réserve ? Pour la seigneurie de l'Etoile, on n'atteint pas 300 ha de réserve. On a peut être 70 -80 ha maximum. Cela voudrait dire que l'échelle d'investissement de ces marchands est comparable à celle d'un seigneur de moyenne importance.

Selon **Pierre Durix**, ce n'est pas le cas des Fricot père et fils. Beaucoup sont fermiers seigneuriaux avec des seigneurs absents. Autrement dit, ils gèrent les biens du seigneur et s'enrichissent en dehors de leurs biens propres.

Ils sont, pour **Jean-Marc Moriceau**, propriétaires de domaines de 30, 60, 80 ha qu'ils gèrent sans doute en exploitation familiale ou en faire valoir direct. Ils sont aussi parfois fermiers généraux de propriétaires de plusieurs seigneuries. Comment gèrent-ils ces fermes là ? Sont-ils des intermédiaires financiers pour relouer, l'ensemble, à bail séparé à des métayers ou à des « grangiers » ? Conservent-ils une partie de ces biens pour accroître leurs possibilités d'embouche ? Pour répondre à ma question, les 260 ha, correspondent-ils à l'ensemble de la seigneurie ?

**Pierre Durix** répond par l'affirmative en précisant que les chiffres concernant les réserves sont connus.

**Jean-Marc Moriceau** : Ainsi pour la propriété, avec les réserves, on va avoir une échelle comparable. Cela signifie que le niveau d'ascension sociale permis par l'Ancien Régime au XVIII<sup>e</sup> siècle, même en dehors de grands centres urbains, comme dans le Brionnais, est comparable à celui de seigneurs. Il n'y a pas besoin de révolution pour que l'ascension sociale se permette naturellement.

**Pierre Durix** précise qu'au moment de la vente des biens nationaux, ces marchands s'entendent en fonction de leurs intérêts. L'étude de l'acquisition des biens nationaux permettrait de voir ce que sont devenues ces familles, montées encore en puissance au XIX<sup>e</sup> siècle.

Une remarque de Christophe Manœuvrier concerne les convois de bœufs. On se pose la même question pour le Pays d'Auge. On a des éléments pour la période antérieure au chemin de fer. Des convois de plusieurs centaines de bêtes ne s'improvisent pas ; il faut imaginer tous les relais, les autorisations. Existe-t-il une tradition, au moins chez nous, et peut-être, chez vous, sur lesquels s'appuierait ce développement du XVIII<sup>e</sup> siècle ? Disposez-vous d'éléments pour ces époques ?

Pas pour l'instant pour Pierre Durix.

**Jean-Marc Moriceau** apporte un exemple bourguignon : le convoi des porcs partis du Val de Saône pour Paris ou Auxerre en 1635. En raison de la guerre de Trente ans, un problème d'assurance s'est imposé aux marchands. Les Lorrains de l'armée de Saxe-Weimar ont tout ravagé et interrompu le convoi. Une publication du CTHS, d'après un mémoire de 1954 d'un historien bourguignon, reprend ces éléments.

Pour répondre à la question de Christophe Manœuvrier, Bernard Garnier a écrit beaucoup d'articles sur le sujet. Il a montré qu'il y avait des itinéraires précis, balisés, jalonnés par des étapes, par des fermes nommées « hôtelleries »... Les marchands avaient tous des pistolets car ils transportaient de l'or. Opérations étaient savamment organisées. Au XVII<sup>e</sup> siècle, des documents administratifs (rapport d'intendants, de subdélégués, quand on regarde la série C des archives départementales), ainsi que l'Encyclopédie Méthodique à l'article « bêtes à cornes », attestent que ces convois sont anciens. Les acteurs, les itinéraires sont connus sauf les étapes de **relargage** ? . Les circuits semblent en place, apparemment, à partir du début du XIII<sup>e</sup> siècle.

Une précision est demandée par **Fabrice Poncet** : Y a-t-il un élevage laitier dans cette région ou s'agit-il seulement d'un élevage pour la viande ?

Pour **Pierre Durix**, on ne parle que de la viande et il regrette de ne pas être né un siècle avant ou 50 ans avant, pour interroger la génération de ses grands-parents. « J'ai retrouvé, dit-il, un pistolet qui servait à un aïeul. À l'époque celui-ci se rendait en Auvergne en convois. Ils portaient à plusieurs, armés, afin de se protéger des attaques.

Dans les années 1950, Jean-Marc Moriceau précise que les marchands emboucheurs portaient avec un pistolet, car ils transportaient de l'argent.

**Évelyne Wander** : Au XX<sup>e</sup> siècle, dans le Perche, encore, on retrouve ces liens de parenté, de cousinage et l'ethnologie peut apporter des thèmes de réflexion pour l'historien. Il est utile d'enquêter sur les acteurs actuels pour savoir le passé.

**Pierre Durix** précise aux étudiants et aux jeunes chercheurs qu'en Brionnais, il existe une grande richesse archivistique qui n'a jamais été étudiée parce que nous sommes loin des grandes villes et des pôles universitaires. Nos archives attendent des chercheurs !

Pour clore cette première séance du séminaire, **Jean-Marc Moriceau** rappelle l'intervention de Jean-Marie Vallez au séminaire de 1997, sur un marchand herbager, Michel Londe et ses bœufs. Ses archives privées ont montré qu'en Normandie, on a des sources identiques avec des constructions identitaires comparables (cf. *Enquêtes rurales* n° 2).